

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 12

Artikel: La mémoire, l'Histoire et le cinéma
Autor: Gallaz, Christophe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931314>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La mémoire, l'Histoire et le cinéma

Par Christophe Gallaz



Plusieurs des pages qui précèdent celle-ci incitent les lecteurs à la rétrospection. Les cinémathèques sont les archives du 7^e art et le film «Le seigneur des anneaux», selon John Ronald Reuel Tolkien puis Peter Jackson, est une tentative de formuler dans un seul récit homogène une part essentielle du fonds légendaire et mythologique européen. Le rayonnement public des premières, aujourd'hui largement soutenues par les pouvoirs publics et dûment institutionnalisées, et le succès populaire du second signalent à quel point nous-mêmes et la plupart de nos contemporains ont besoin de retrouvailles avec le passé. Mais quelles retrouvailles et quel passé? La réponse est complexe.

Chaque époque est indistincte aux yeux des humains qui la vivent. Les processus d'illusionnisme politique, les actes de dissimulation qui sont la règle dans le domaine économique, et la courte vision dont chaque individu dispose sur ses congénères au sein de sa communauté sociale, ont toujours empêché chacun, au cours des âges, de savoir vraiment ce qu'il était en train de vivre. C'est pourquoi nous avons mis au point d'une part les religions, d'autre part les arts. Les religions s'efforcent de nous rassurer en arguant que nous sommes non pas arrivés au présent qui nous reste incompréhensible, mais à l'ordre éternel des dieux, forcément clairvoyants, et de leurs lois forcément bonnes. Quant aux arts, moins soucieux de catapulter leurs propres ouailles dans les grands espaces de la diversion céleste, ils servent à cristalliser par la forme architecturale ou sculptée, et par

le discours littéraire ou l'image, tout ce qui nous échappe de la phase chronologique, sociale et culturelle traversée.

De la Joconde aux sagas vikings ou des icônes byzantines aux récits fabuleux de la Grèce antique, l'Histoire fit donc régulièrement surgir de ses replis la représentation momentanément «juste» de son propre déroulement: j'écris représentation momentanément «juste», parce qu'elle s'avérait alors seule capable d'exprimer le plus complètement possible telle communauté humaine en telle étape de son existence.

Voilà ce dont les cinémathèques, et ponctuellement «Le seigneur des anneaux», sont remplis en quantité variable: ils constituent des répertoires d'œuvres et d'images «justes», qui témoignent clairement d'une réalité confuse ayant eu lieu quelque part sur la planète en un passé plus ou moins lointain.

Voilà précisément le motif d'un débat vif entre ceux qui pensent se nourrir profondément en suivant les programmes de projection élaborés par les cinémathèques ou en s'imprégnant de récits comme «Le seigneur des anneaux», et ceux qui ne voient, dans ces comportements-là, qu'une révérence imbécile à des patrimoines d'autant plus fétichisés qu'ils n'ont plus aucune valeur d'usage pratique, aujourd'hui, sous nos latitudes immédiates. A quoi sert réellement de nos jours, à Lausanne ou Genève, l'image ou l'œuvre «juste» qui disaient à la perfection ce que fut l'Allemagne d'avant la Seconde Guerre mondiale ou le XIV^e siècle en Norvège?

Pour réductrice et même caricaturale

qu'elle soit, cette question jouit d'un mérite. Elle pointe une limite de nos esprits modernes. Si Jean-Luc Godard, naguère, put proclamer sans être ridicule qu'il faudrait brûler les cinémathèques, c'est que notre emploi de la mémoire et notre engouement pour le passé sont prodigieusement suspects. Premièrement, nous avons mis au point tous les moyens techniques d'enregistrement iconographiques et sonores concevables; deuxièmement, sans doute rassurés par cette abondance de moyens, nous ne cessons d'accélérer les rythmes de notre existence quotidienne afin qu'elle ne possède plus aucune teneur chronologique, et qu'elle ne comporte plus de séquence suffisamment lente pour autoriser la fabrication d'un souvenir individuel ou collectif; troisièmement, ayant ainsi détruit toute possibilité que le récit de notre propre époque se constitue durablement, nous nous (re)tournons vers l'Histoire élaborée par nos prédécesseurs aux fins de nous en gaver massivement.

Ce goût du passé serait magnifique si nous entretenions, avec les images et les œuvres «justes» du passé, un rapport comparable à celui qui lie l'élève intelligent à son maître: un rapport non pas défini pour que le premier puisse régresser en s'abritant sous la tutelle du second, mais pour qu'au contraire il puisse progresser, grâce à elle, vers son propre avenir. Nous n'en sommes généralement pas là, hélas: je nous vois plutôt impuissants à vivre le présent en profondeur, et d'autant plus pathétiquement rétrocolonisateurs... ■